

Chronique d'une semaine tout à fait ordinaire

3 au 8 août 2003

Dimanche 3 août. Un tour de clef - la porte se ferme sur ma maison pour une semaine. Toutes affaires courantes réglées, au prix d'une soirée active et prolongée qui a empiété sur mon sommeil. Qu'importe, j'aime pouvoir partir l'esprit libre, courrier, téléphones, programmes à venir bien à jour. Je dormirai mieux ce soir à Chanrion - ô illusion !

Je bascule le sac sur mon épaule. Première impression : il est bien lourd ! Mais je sais que je n'ai pas à en revoir le contenu, je calcule toujours au plus juste, il s'y trouve tout ce qu'il faut et rien que ce qu'il faut. Pas une sangle superflue, pas un étui ou un emballage de trop, pas de trousse de toilette rebondie et redondante comme on en voit - j'ai raccourci le manche de ma brosse à dent, réduit mon crayon à cinq centimètres, vidé la moitié de ma boîte d'allumettes... Même avec la corde et le matériel spécifique de guide, mon sac paraît d'une légèreté suspecte à mes clients !

Je pars rassuré aussi parce qu'on annonce du beau temps pour ces prochains jours. C'est l'année de la sécheresse, avec hélas une contrepartie : des glaciers particulièrement ouverts qui nous tendent le piège de crevasses drues et traîtres. Dès Sierre, voyage en train. Je me sens un peu anachronique avec mes grosses pompes et mon équipement d'altitude parmi des voyageurs légers et court-vêtus narguant la canicule de leurs shorts et de leurs sandales. Je me revois un chaud après-midi d'été, montant à un refuge éloigné, la Baltschiederklause, ployant sous un sac paré pour une semaine, tandis que, sur les belles roches lisses du torrent voisin se prélassaient quelques naïades en petite tenue. Quel foutu métier me suis-je dit, quel masochisme !

Une fois encore, le programme qui m'attend est une classique archi pratiquée, la traversée du Val de Bagnes à Zermatt par les montagnes. Plus jeune, j'avais un regard un peu condescendant pour les guides délaissant des ascensions plus dignes pour se consacrer à cette Haute-Route qui d'ailleurs peut tout aussi bien s'exécuter à ski. Les années se sont accumulées sur moi et me voilà bien aise de partir dans cette excursion sans péril notoire, peu dépendante du temps, pas désagréable du tout, et avec des gens en général attachants dont on découvre au fil des jours quelques petites faiblesses sans doute, mais aussi des talents et des capacités qu'on n'avait d'abord point soupçonnés.

Cette randonnée est un engagement hérité depuis plusieurs années d'une école d'alpinisme de la région de Soleure et qui amène donc généralement des participants de Suisse-allemande. Il n'y a cette fois que deux inscriptions, deux dames, mais fortement motivées semble-t-il puisqu'elles ont accepté de verser à l'Agence un supplément pour maintenir cette semaine qui eut été sinon, vu la faible participation, annulée. Le rendez-vous est fixé au Châble, terminus de la voie ferrée, à 13h15. Dès Martigny, clients et guide prennent le plus souvent le même train, mais je reste discret, je différencie autant que possible la rencontre pour profiter encore, dans cet ultime trajet, du calme de l'anonymat. Vous me direz que je suis un vieux sauvage et vous avez raison, mais l'implacable promiscuité de sept jours et de six nuits qui sera notre lot ensuite n'en est-elle pas l'excuse ? Le temps de faire connaissance ne nous manquera pas. Je choisis un coin de wagon et m'abîme dans quelque lecture ou rêverie car je saurais, presque sans risque de me tromper, reconnaître les pré tenants à la course à quelques indices imparables : un piolet un peu trop neuf ; des crampons restés dans leur étui et trop bien ficelés ; une gourde suspendue à portée de main...

Le Châble. Sur le quai, j'accoste une alpiniste entre deux âges sur laquelle j'ai misé : « Sind Sie bei der Bergsteigerschule JURA angemeldet ? » « Ya bin ich. Ah Ah ! Sie sind unsere Führer. »

Quelle présomption d'ailleurs que cette phrase d'introduction exercée mentalement dans le train et prononcée avec l'accent d'Outre-Sarine, car elle ouvre la porte à toute une tirade dont je suis bien incapable, après mon premier exploit, de soutenir le rythme ! Je saisis cependant que son amie va arriver. Voici la seconde Ursula : elles portent le même prénom et se connaissent déjà. La Blonde vit actuellement en Romandie où elle est boulangère-pâtissière ; la Noiraude, qu'on décide d'appeler Ursi, vient du canton de Berne. Les deux sont gaies et sympathiques, je me trouve tout de suite de plain-pied avec leur bonne humeur, leur humour, et cela augure bien de la suite.

Ici, l'an dernier, je retrouvai sept participants. Je me souviens d'une dame qui s'approcha de moi, sans pouvoir parler dans les premiers instants, encore sous le choc... Elle m'expliqua un peu plus tard : « Je suis arrivée ici par le train précédent. Ne voyant pas de groupe à la gare, j'ai douté, je me suis persuadée même que j'avais fait une erreur de date, que j'étais là une semaine trop tôt! » Elle était si heureuse de voir qu'il n'en était rien, de trouver une équipe qui maintenant se constituait !

Un petit bus nous amène à Mauvoisin. Ouf! nous avons échappé à la touffeur de la plaine et pendant une semaine nous voguerons dans une atmosphère plus vivifiante. Départ à pied pour la cabane de Chanrion. Montée agréable : lac de barrage, cascades, fleurs, troupeaux... Mes deux compagnes marchent bien, nous faisons la première pause nettement plus loin que d'habitude, après le bout du lac. Ursula a déjà randonné en montagne. Ursi est novice : « Je m'entraîne beaucoup à vélo » me dit-elle. J'aurai l'occasion de constater que c'est plus efficace que la natation dont se réclament certains candidats. Nous rattrapons une volée de jeunes filles autour d'un mulet poussif chargé de tous leurs sacs.

La cabane surgit dans un cadre de lacs, de terrain vallonné, d'herbe rase où paissent les vaches. Je m'annonce à l'employée de service mais avant même toute installation, il nous faut sans tarder porter nos noms dans le registre de cabane, régler illico la note globale - et voilà notre gardien rassuré! Il y a foule comme souvent ici, inconvénient des refuges trop aisément accessibles. Rapidement, nous prenons place dans un petit dortoir où cinq personnes occupent déjà l'espace, pour vite passer à table où la soupe est servie et la suite prête au guichet...

Après ce repas vite expédié, je fais quelques pas à l'écart de la bâtie jusqu'à un promontoire qui domine un petit lac étale. Pas de silhouette de bouquetins cette fois, mais les vaches qui se rassemblent pour le bivouac.

Je ne peux me trouver à Chanrion sans que remonte en moi le souvenir de ma totale solitude physique et morale ici au soir de l'accident de Lire-Rose. C'est à un rythme infernal que j'avais abattu la longue distance entre le lieu du drame et cette cabane, vide alors, mais où je savais se trouver le téléphone qui allait me permettre d'appeler au secours.

Souvenir apaisé aujourd'hui, trente ans après.

J'ai promis aux Ursula que nous verrons des edelweiss demain, mais en voilà ici tout autour de moi, je vais les inviter à venir admirer.

Lundi 4 août. En accord avec le gardien, j'ai fixé à 5 heures la collation matinale. Nous nous levons à 4 h 40 et nous sommes au réfectoire à 4 h 55. Bizarre, pas une lumière, pas un mouvement... Serait-on resté endormi? Je sors compter les étoiles. Sur la butte qui domine le refuge, deux ombres s'extraient de leur sac de couchage, c'est la jeune fille de cuisine et son copain qui se lèvent! Quelques minutes après, presque à l'heure dite, nous savourons un café... tiède. Bientôt, nous voilà suivant le sentier juste visible dans la pénombre. L'air léger, le lointain murmure des torrents, la délicate coloration du ciel font oublier bientôt ce café manqué et la nuit troublée par les ronflements, les va-et-vient vers les toilettes dans un refuge grinçant, aux cloisons de lattes ajourées.

Après le collet, apparaît d'un coup l'idyllique plateau de Tsofeirey avec ses lacs sombres, ses espaces de gazon net où il ferait bon camper. Idyllique oui. Mais tragique sous la neige de ce 17 mars 1974 quand je fonçais vers Chanrion portant la nouvelle de l'avalanche mortelle. Montagne insaisissable! Montagne déconcertante!

Col de Lire-Rose. Pause. Le soleil enflamme la face du Grand Combin. Quelques instants contemplatifs. Mais il faut s'engager dans le passage chaque année plus dangereux du pierrier sur pergélisol où je redoute sans le dire le glissement subit d'une masse de gros blocs. Ne traînons pas. Encore une fois passés sans coup férir. Mais comment éviter ce risque? Col du Mont Rouge où pour la première fois je ne touche pas la neige. Encordés, nous montons dans la caillasse. L'an dernier encore, nous avions mis les crampons et j'avais placé une corde fixe pour faciliter la progression de mes sept clients. D'un coup, nous passons d'un monde d'alpage et de pierres à un monde de glaciers, c'est le pays des neiges - mais cette saison, je ne dirai pas des "neiges immaculées"!

« Si vous le voulez, nous pouvons laisser nos sacs ici et grimper jusqu'au Mont Rouge, la vue y est belle sur le Haut val de Bagnes et nous avons le temps. » Ainsi faisons-nous, tout légers, suivant la crête débonnaire. Beaux coups d'œil plongeant vers la vallée : nous avons pris une belle altitude depuis hier. Retour aux sacs et encordement minutieux car il y a tout de suite des crevasses, des plans d'eau verte de fonte à éviter. Pas de trace profonde où l'on patauge mais une marche hachée par des pénitents et des vagues de neige durcie où l'on titube comme des ivrognes. C'est exceptionnel ! Exceptionnelle aussi cette année, la rimaye à franchir sous le col de Cheilon ! Peu de monde d'ailleurs dans les hauts, seulement une cordée sur les pentes de neige du Mt Blanc de Cheilon.

La cabane des Dix, notre but, est visible depuis un moment, mais je laisse à mes deux compagnes la surprise de la découverte. Que c'est gai et réconfortant de trouver gîte comme ça en pleine nature sauvage. Traverser encore les méandres d'un ruisseau grossi et boueux qui étale ses alluvions sur la plaine et c'est le refuge qui nous offrira une eau de consommation trouble, à goût de limon. Nous y voilà.

La terrasse, ensoleillée et presque déserte à cette heure, nous accueille et se pare bientôt de tout ce que nous avons à sécher. Le couple de gardiens, qui fait juste sa deuxième saison, est à la hauteur du confortable refuge et nous reçoit avec une sincère cordialité. Je calcule : nous avons été en route à peu près pendant 6 heures trente. Je me souviens avoir mis une fois 9 heures et demie pour le même parcours et sans grimpette au Mont Rouge, à cause d'un homme mal entraîné et chargé d'un sac beaucoup trop lourd. Il est arrivé ici exténué et, découragé par cette entrée en matière, a terminé son tour le lendemain à Arolla. Ah ! le poids du sac ! Que c'est difficile de faire comprendre qu'on peut vivre en montagne plus simplement. Chez soi, bien sûr, on s'est rendu dépendant de mille commodités. Les jours précédent la course, certains ne se disent-ils pas : cela peut me rendre service, et cela aussi, et cela encore... Et le lot grossit, grossit... Le sac est à la mesure de leur angoisse. Parfois même, ils ne veulent pas reconnaître l'influence de cette charge sur leur difficulté à mettre un pied devant l'autre.

Pour rendre l'évaluation plus concrète, j'aime préciser à mes clients que leur sac doit se situer dans une fourchette de poids de 7 à 9 kilos tout compris.

Nous rêvons adossés au mur de grosses pierres. J'essaie de repérer le meilleur tracé pour monter au Pigne demain. Puis sieste réparatrice au dortoir des guides parfaitement calme. Un après-midi comme ça vous remet à neuf. Les marcheurs arrivent de partout, on retrouve des collègues, on échange quelques commentaires sur les courses avec des inconnus. Au repas, précédé d'un "apéro" général gracieusement offert par les maîtres de céans, on fait connaissance avec les voisins de table. Le souper est un moment de fête.

Départ tôt le mardi matin. L'orage d'hier soir a fait du glacier une patinoire, il faut chausser immédiatement les crampons. Nous sommes une fois de plus en tête. Les traces de la veille ne sont plus visibles. Quand je pense pouvoir atteindre le premier plateau, vers 3300 mètres, voilà qu'une longue crevasse, cette année, barre le passage. Je cherche une sortie par la droite... J'aboutis dans un dédale de gros séracs infranchissables. Marche arrière prudente. Il y a bien un mince pont, une esquille de glace qui enjambe un abîme, mais qui paraît fragile et imposerait d'ailleurs une habileté de funambule. Tout à gauche... Oui ! ça y est... quelques trous de crampons... on est descendu ici pour court-circuiter le glacier par les rochers pourris. La suite semble évidente, mais nous nous retrouvons dans un champ de crevasses comme je n'en ai jamais vu ici. J'ai sur moi tout le matériel dont je peux avoir besoin en cas de chute de l'un d'entre nous et j'ai ménagé de larges intervalles entre nous. Régulièrement, de rapides coups d'œil vers l'arrière : je m'assure que les deux Ursula sont bien à corde tendue. Pas de problème, impressionnées par l'endroit, à la frontière entre l'émerveillement et la crainte, elles sont tout à fait attentives et disciplinées. Qu'il est difficile souvent aux membres d'une cordée de réaliser combien un peu de mou sur la corde peut aggraver considérablement les conséquences d'une chute.

Le sommet s'est bien rapproché. Les alpinistes partis de la cabane des Vignettes l'atteignent par petits groupes. Un dernier effort... nous y sommes ! Mes deux compagnes laissent éclater leur joie.

Ursi la Noiraude jubile : «C'est mon amie ici présente qui m'a décidée à venir. Je n'avais jamais pensé que cela eût pu être pour moi, que je pourrais marcher sur un glacier, gravir une montagne. Je regardais ce monde de loin, comme exclue !»

Pour le guide, cet enthousiasme est le plus gratifiant des cadeaux. Je suis comblé de la voir dans cette allégresse. Je trouve là la meilleure justification de mon métier.

Leur énumérer les sommets principaux qu'on admire d'ici, c'est pour moi passer en revue de vieilles connaissances, c'est renouer avec des amis de longue date. En dehors même de sa beauté, un panorama parle à celui qui est lié, par mille souvenirs, à chacun de ces pics. Vue plongeante aussi sur Arolla et repérage du trajet qui nous attend ces prochains jours. Nous prenons notre temps au sommet, la descente est courte et bien tracée. Petit bémol - mais je le garde pour moi en ce moment euphorique - le retrait de la neige au sommet laisse apparaître tout ce que les visiteurs qui se gargarisent souvent d'écologie ont laissé choir à leurs pieds : papier d'alu, bouts de sangles, sachets plastiques, mégots, pelures d'orange, etc...

A la cabane des Vignettes, nous sommes amicalement accueillis par Jean-Michel et son épouse qui ont repris ce gardiennage cette année. Lui aussi est guide. Vers 17 heures, il convoque tous les guides présents dans son local pour un "rapport météo". Les concernés ne sont pas dupes et convergent vers la cuisine avec un sourire entendu. Rien ne transpire de la séance si ce n'est un ou deux "pop" de bouteilles que le gardien ouvre pour célébrer la solidarité. Nous sommes une huitaine autour de la table, dont un guide de Turin, un du Dauphiné, un Anglais, un Bernois... La discussion porte surtout sur les conditions extraordinaires de cet été archi sec : le Cervin interdit ; le refuge du Goûter périlleux ; la terrasse de la cabane de la Dent-Blanche qui s'écroule... On sent pointer, même chez les guides, l'incertitude du lendemain. Dehors, c'est l'orage qui gronde, comme il grondera toute la nuit. On échange quelques filons, on se réjouit d'être à deux ou trois le lendemain sur le même trajet, au cas où...

Le mercredi matin, le ciel est de nouveau limpide, envolés nuages et sombres pensées. Nous sommes plusieurs caravanes à monter vers le col de l'Evêque. J'opte cette fois pour le détour du col du Petit Mont Collon qui me paraît moins chaotique que la montée directe. La variante s'avère payante, pas de "pot" à se faire peur. D'autres nous suivent et me remercient pour le choix de l'itinéraire : «Nous avons pensé qu'il valait mieux suivre le professionnel du coin!» Dépôt des sacs et grimpée à la Pointe d'Oren. Ursi s'ébahit de toute la technique : «Je me demandais comment nous allions monter et descendre cette pente de glace sans glisser. Et la corde nous a si bien tenues!» Et encore : «Quelle merveille, ces crampons, on se promène sur la glace vive et ça tient, ça accroche!» Et aussi : «Comment as-tu deviné qu'il y avait là une possibilité de passage?» ...

Descente par le Haut-Glacier d'Arolla et multiples arrêts pour observer les marmites glaciaires où se précipitent en grondant, dans de mystérieuses profondeurs, les eaux réunies du réseau des bédieras. Certains puits désaffectés sont l'occasion d'y faire dégringoler des pierres dont les répercussions abyssales nous font frémir. Devant nous, au haut de la moraine, le petit bivouac fixe des Bouquetins, notre havre pour ce soir. Je vois de loin, aux portes et fenêtres closes, qu'il est inhabité, donc à nous. Mais bien sûr, cette vacance ne présume rien de la suite ; il est encore tôt, les prétenants ont tout l'après-midi pour arriver. A onze heures, nous l'atteignons. C'est chaque fois un véritable plaisir que de prendre possession du petit refuge, de s'y installer, de choisir sa couchette, d'allumer un feu. Le premier arrivé, de toute façon, a toujours un avantage psychologique et stratégique. Et c'est souvent là, dans cet abri modeste et à l'écart des grands passages, dominant le vaste glacier, que nous vivons la soirée la plus mémorable du parcours. Je me souviens de propos échangés autour du foyer qui trône au centre du bivouac en rotonde, où nous découvrions qu'Unetelle avait vécu la guerre de Somalie comme déléguée de la Croix-Rouge, qu'Untel était psychiatre ou ostéopathe, qu'un autre avait connu des péripéties familiales peu banales...

Tandis que je fais une sieste d'un seul œil, à l'extérieur, les deux amies, adossées au bivouac, sont parties dans une discussion à bâtons rompus dans leur langue maternelle. A intervalles presque

réguliers, une chute de séracs ou de pierres balaie la face nord du Mt-Brûlé et trouble un instant la quiétude des lieux.

«Tu me diras Guy, l'été prochain, si cette montagne existe encore?» me lance Ursi.

Vers 16 heures, un trouble-fête pointe sur le glacier et monte dans notre direction à toute vitesse. Après un temps, un autre, puis un autre... Quatre en tout. Ah! finie notre belle solitude! Dans une demi-heure, ils seront là. Je libère une table, amène de l'eau, coupe du bois. Les voilà. Ce sont quatre jeunes discrets et sympathiques. Ils observent la chaîne des Bouquetins et conviennent d'une voie d'attaque. Ce ne sont donc pas des néophytes! Ils m'apprennent peu après qu'ils forment une classe du cours de guides de Chamonix, trois stagiaires et leur chef, un jeune guide des Pyrénées.

Nous en resterons à sept pour cette soirée finalement agréable. Nous collaborons pour le repas, d'ailleurs très frugal. Mes clientes ont insisté hier pour que je n'amène des Vignettes que des sachets de potage pour le soir.

Soirée paisible, à observer la lumière du soleil qui se réfugie dans les hauts, mais avec quel rougeoisement! Je scrute le Mont-Collon, montagne colossale, où s'est joué il y a trois semaines le drame de mon ami Frédéric, tout jeune guide, qui n'est pas encore sorti du coma. Joies et malheurs toujours étroitement liés.

Lueur d'une chandelle. L'un après l'autre, nous nous installons sur les couchettes en étoile dont nous formons les rayons, pieds au fourneau central.

Le jeudi, les quatre gars se lèvent à 4 h 30 et se fondent dans la nuit un peu plus tard. Vers 6 heures, je relance le feu et sonne le réveil. Etape des plus simples aujourd'hui : rallier la cabane de Bertol. Si tout se passe bien, nous retrouverons là-haut les Français qui font la traversée des Bouquetins. Une fois de plus, les crampons sont indispensables sur le glacier vitreux du matin. Notre nouveau nid apparaît longtemps à l'avance sur son piton rocheux. Un hélicoptère y dépose une citerne : il n'y a plus une goutte d'eau cet été et tous les deux jours, il faut monter le précieux liquide de la vallée. Les gardiens sont nouveaux ici aussi, toutes les cabanes de cette région ont changé de chef en peu de temps. Je pense à Jean-Baptiste Salamin qui est resté quarante ans à Moiry ! Ce sont des jeunes qui ont pris la relève. Pour deux ou trois ans sûrement. Ils occupent en ce moment une partie de la petite terrasse, réservée par une corde, pour se bronzer sur leurs chaises-longues. Révolue aussi l'époque où les gardiens avaient un œil sur leurs ouailles, les cordées engagées dans différentes voies. Trop de monde bien sûr maintenant, et d'autres soucis. Je leur ai signalé les quatre Français aux Bouquetins, qui doivent arriver ici. Personne n'a saisi ses jumelles. Réponse indifférente : «En tout cas, s'ils n'ont pas réservé leurs places, ils descendront à Arolla parce qu'ici c'est complet ce soir!»

J'emmène la Noiraude sur le Clocher de Bertol, courte varappe exposée. Au retour, je retrouve l'équipe du stage de guides, contents de leur course menée tambour battant. Nous partageons le même dortoir où s'est étalé également un groupe de jeunes promeneurs belges bruyants et délurés. La cabane se remplit. Donc, bien s'organiser : savoir où on a mis son matériel, ses chaussures ; répéter mentalement les gestes à faire demain matin au réveil, dans la pénombre, pour ne rien oublier et ne pas perdre de temps. Se reposer ici, il n'en est pas question. Le repas - très bon et copieux - se fait en deux services vu l'affluence.

Vendredi, quatre heures du matin, nous nous équipons le plus discrètement possible. Ciel étoilé. Coup d'œil à l'altimètre pour m'assurer que la pression demeure haute, pas de changement brusque du temps à redouter. Je porte mon sac à l'extérieur, je saisissais mes chaussures, et c'est à ce moment que je me souviens avoir fourré hier mes semelles orthopédiques au fond du sac. Tout est à recommencer! - il y a toujours un grain de sable quelque part! Après le petit déjeuner silencieux, nous descendons prudemment les échelles qui conduisent au glacier. L'an passé, alors que je me félicitais d'être en bas avec mon groupe avant tous les autres, une participante vint vers moi et me souffla comme une confidence : «Guy, j'ai un problème, j'ai oublié mon piolet au râtelier de la cabane... avec mes crampons... et mes bâtons à côté!» Ayant eu à assurer à la corde un participant sujet au vertige, je n'avais pu contrôler mes clients un par un. Il m'a fallu remonter, exactement au moment

où le gros des cordées était engagé dans la descente. Croisements malcommodes et dépassements laborieux au retour! Un psychologue de mon équipe m'a dit plus tard: «Cette femme était si anxiuse du passage dans les échelles que la crainte a occupé tout son esprit, elle n'a pas pu se concentrer sur sa préparation.» C'est une explication! Mais moi, au lieu de goûter la splendeur du matin, j'étais la proie de sombres ruminations. Et le soir à Schönbuhl, ce n'est pas la négligente qui a offert le vin de l'amitié au groupe qui a dû "poireauter" dans l'aube froide! Comment le psychologue argumente-t-il cela ?...

Ce matin, pour la première fois, la neige est légèrement gelée en surface, il a fait un peu plus froid. Sous les Bouquetins, Ursi doit resserrer un crampon mal mis dans la nuit. Arrêtés, nous faisons piste libre à une cordée de deux jeunes hommes qui nous rattrapent. Le second, je le remarque, tient beaucoup de corde à la main. Faute élémentaire. Pourtant, ils ont, accrochée à leurs baudriers, une pléthore de matériel de glacier. Un peu plus loin le leader se porte sur la gauche. Pourquoi ?... Et là, je vois qu'il disparaît d'un coup de la surface!... Le second a résisté au choc. Vite, accélérons le pas, il faut porter aide. Je repasse déjà dans ma tête les opérations que je vais devoir effectuer. Voilà le salaire pour n'être pas intervenu, il faut que je me mouille à présent. Le second s'est mis à crier, il ne tient plus, il est entraîné vers le trou où a disparu son compagnon. Nous courons. Je plonge sur la corde qui file lentement. Impossible d'ancrer un piolet dans la neige trop molle. J'installe une cordelette avec un nœud autobloquant et nous tirons sur la corde qui vient lentement. On sent que la victime peut s'aider des crampons placés en opposition sur les flancs de la faille. Sa tête apparaît finalement à la sortie, mais la corniche empêche l'extraction finale. Un guide français, lié à son groupe, arrive à point nommé pour aller couper du piolet la lèvre surplombante et libérer le prisonnier que vomit la crevasse sous les applaudissements des clients. Ça y est, pas de blessure, par chance. Un peu choqué tout de même, comme son copain. Il raconte qu'il a voulu éviter le trou où passait la trace en exécutant cette déviation, mais bien sûr, la crevasse, quoique invisible, n'en était pas moins toujours là. Il pendait à une dizaine de mètres de profondeur et n'a vu que l'abîme sous lui.

Marche arrière cauteleuse pour ma cordée. Je reprends la trace, enjambant l'orifice noir. Tout s'est résolu pour le mieux et les deux rescapés se mettent avec une application exemplaire à la suite de la caravane française.

Sans autre incident, nous atteignons la Tête Blanche, un point de vue exceptionnel qui exalte mes deux Ursula. Congratulations. Et la pâtissière extrait d'une boîte une tourte miniature où se lit «Bon anniversaire!» C'est aujourd'hui celui de la Noiraude qui en a les larmes aux yeux.

Les Français arrivent, suivis fidèlement des deux amis encore tout remués et qui nous disent une fois de plus leur reconnaissance. Au programme de l'école d'alpinisme figure encore la Tête de Valpelline. Mais nous y renonçons d'un commun accord pour descendre le glacier du Stockijé avant que la neige, exposée au soleil levant, ne se dégrade trop. Il a la réputation d'être perfide et je serais rassuré de l'avoir derrière moi. En tout cas, il n'est pas monotone! Quelle spectaculaire descente trouvons-nous là, zigzaguant entre les cubes monstrueux de glace, enjambant des failles insondables où notre regard se perd une fraction de seconde, traversant en souplesse des ponts audacieux. Quand le lieu se prête, on fait un court arrêt pour s'en mettre plein les yeux et impressionner la pellicule. En descente, je marche devant pour sonder les passages et porter correction à une trace toujours perfectible.

Dans la partie inférieure, je vois monter vers nous une cordée de trois, le premier et le dernier tiennent en main beaucoup de corde en anneaux. J'en frémis pour eux. Quand ils sont à ma hauteur - à leur salut, je reconnaissais des Allemands - je me permets de leur faire remarquer le risque qu'ils courrent de n'être pas à corde tendue sur un tel glacier, à l'heure qu'il est.

«Oui je sais, me répond le premier, oui oui, nous connaissons cela... Merci... Au revoir.»

Plusieurs fois, pendant qu'ils sont encore à portée de vue, je me retourne: absolument rien n'a changé dans leur tactique! Mes dames qui ce matin m'ont fait remarquer que j'avais laissé passer

les deux jeunes sans intervenir, n'en reviennent pas de voir le peu de cas qu'on fait d'une indication désintéressée !

Plus bas, nous croisons une cordée de sept qui vient seulement de mettre le pied sur le glacier. C'est bien tard pour commencer cette course glaciaire. La chaleur a maintenant fragilisé les ponts de neige et la marche est devenue plus pénible. De surcroît, l'espace entre chacun d'eux n'est que de trois ou quatre mètres, d'où le risque de se trouver à plusieurs sur la même crevasse. L'un est en shorts...

Fin du glacier pour nous. Arrêt sur les rochers, les rochers de l'heureux retour. Tout s'est magnifiquement bien passé. Avant de retirer les crampons, nous visitons encore l'éblouissante langue de glace qui nous réserve ses cavernes, ses arches et autres pinacles, champignons, cascabelles. Une découverte ludique.

Sur la crête rocheuse, nous faisons une belle halte, plus rien ne presse maintenant. Et quel spectacle ! En face de nous, la sauvage Dent d'Hérens et le fier Cervin. Sans faillir à la tradition, les hélicoptères, comme des frelons têtus, tournent autour de sa cime.

Après avoir admiré les fleuves de glace, dégotté du regard quelques chamois discrets, et repris des forces, nous nous remettons en marche. Une marche encore longuette avant de se trouver nez à nez avec la cabane Schönbühl. Sur la terrasse où il fait bon, au terme d'une traversée en tous points réussie, nous levons nos verres. Ma meilleure récompense, c'est la joie qu'affichent les deux Ursula, enchantées de leur périple. Demain, samedi, il reste la rentrée sur Zermatt, environ trois heures de chemin facile et bien balisé. Généralement, j'accomplis avec mon groupe, le samedi matin, ce dernier trajet jusqu'à la vallée. Mes deux compagnes, connaissant mon programme chargé en ce moment et le prix d'une bonne nuit chez soi, me laissent le choix de rentrer aujourd'hui encore. Je règle les détails, je les installe dans leur dortoir. Puis ce sont les adieux les plus amicaux.

« Lundi, leur dis-je, je regarterai dans le journal si deux alpinistes ont disparu entre Schönbühl et Zermatt ! »

Elles me suivent du regard dans les premiers lacets et me font de grands signes du haut du mur de la cabane.

En cours de descente, surprise, je vois deux personnes en contrebas vers la rivière, qui ont largué tout leur matériel de montagne, et qui pataugent en short dans l'eau : ce sont les deux rescapés de ce matin ! Signe cordial. J'ai l'impression qu'ils savourent ce supplément de vie, il s'en est fallu de peu qu'elle leur soit, ce matin, ravie !

Pour varier un peu le retour, je passe cette fois par Zum See, Blatten (brève visite à la chapelle) et Zermatt me saisit. Train jusqu'à Sierre, puis voiture.

Riche d'une rencontre et d'une expérience de plus, je retrouve à Vissoie ma patiente et paisible maison.

Guy Genoud (1942 – 2022)
Vissoie
Guide de haute montagne